

En écrivant, en persistant Fragments 2013

Soumya Ammar Khodja

Numéro 150, septembre 2016

Persistance

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83423ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Khodja, S. A. (2016). En écrivant, en persistant : fragments 2013. *Moebius*, (150), 63–67.

SOUMYA AMMAR KHODJA

En écrivant, en persistant
Fragments 2013

Am m'a téléphoné. Dans le long échange que nous avons eu, ma fille a pris un bon moment pour me raconter qu'elle et Tom, son colocataire et meilleur ami, ont été quelque peu secoués. Un soir, rentrant tard, Tom a surpris sur le parvis de l'immeuble une femme âgée qui tenait des propos incohérents et avait l'air perdu, désorienté. Cette femme, depuis la mort de son mari, perdait pied et sa maladie a dû progresser rapidement. Ce que me relate Am à l'autre bout du fil, je l'ai déjà lu, entendu. La solitude extrême. Le vieillissement, la maladie, la mort du conjoint. Que devient-on quand on est vieille, malade, diminuée, seule dans une grande ville comme Paris? Le fils de cette dame, qui habite à l'autre bout de la France, raccroche au nez de l'aide-sociale, de l'assistante sociale, de toute personne qui lui téléphone à propos de sa mère. Am qui a désormais compris que nul n'est un pur joyau estime qu'une telle attitude est peut-être une réponse – terrible – à ce qui a dû se passer entre la mère et le fils. Elle ajoute néanmoins : « Mais il y a aussi des enfants féroces. » J'opine intérieurement et acquiesce : « Des enfants féroces, des parents féroces, tout est possible. » Quelques jours plus tard, la vieille dame s'est enfermée dans son appartement. Am et Tom ont eu beau frapper à sa porte, elle ne réagissait pas, à tel point qu'ils s'en sont inquiétés. Ils ont contacté le gardien de l'immeuble qui n'a rien voulu savoir malgré les supplications de Tom : « S'il vous plaît, monsieur, s'il vous plaît, je m'inquiète beaucoup! » C'était un dimanche, il n'a pas voulu en démordre et a asséné sur un ton définitif : « Oh, c'est une Alzheimer! » Am et Tom ont alors appelé

les pompiers. Le gardien a été mal à l'aise. La vieille dame avait bloqué la porte de l'intérieur. Finalement, cédant à l'insistance et aux encouragements des pompiers, elle a ouvert et a déclaré qu'elle dormait profondément.

Am a discuté avec la femme, émue par sa fierté. Elle se sait malade. Quand elle lui a proposé de la visiter les prochains jours, elle lui a répondu : « Vous savez, d'ici quelques minutes, je ne me souviendrai plus de vous. » Am l'a aidée à lacer ses chaussures.

Une semaine plus tard, elle est revenue frapper à la porte de la vieille dame. Une inconnue, aide-sociale de son état, lui a ouvert la porte. Am n'a pas supporté la façon dont cette professionnelle « qui n'est pourtant pas mauvaise » lui a parlé de la vieille femme, en sa présence, comme si celle-ci n'était plus une personne à part entière, avec son humanité, sa sensibilité, sa pudeur. En effet, c'est insupportable. Où apprend-on cela ? La chosification, la réification des vieux diminués par l'âge et ses maladies. Lorsque les vôtres vous quittent, lorsqu'il n'y a personne de quelque côté que vous regardiez, sur votre droite, sur votre gauche, devant vous, derrière vous, lorsque vous n'importez plus affectivement à personne, que devient-on ? Am a continué : « Ça ne m'étonne plus que les vieilles personnes solitaires soient tombées comme des mouches pendant l'été de la canicule. »

J'aime ces deux jeunes, Am et Tom, qui se soucient d'une vieille voisine esseulée, malade. Un week-end, ils sont revenus la voir, ainsi qu'ils le lui avaient promis, une boîte de gâteaux à la main. Elle a refusé de leur ouvrir. Ils ont décidé de ne pas abandonner, de persévérer. Affaire à suivre.

* * *

Je rechigne à écrire. L'appétence n'est pas au rendez-vous ou est-ce de la fatigue, juste de la fatigue ? Ou bien convient-il d'accepter le fait que l'on ne peut pas écrire tout le temps ? Il y a des moments sans. Oui, mais c'est la discipline ou plutôt l'habitude qui fait écrire. « L'habitude est très désirable pour écrire. » Recommandation de Monsieur Flaubert, affichée au-dessus de mon bureau.

C'est sans doute le fait des grands écrivains, faire de l'habitude une dynamique génératrice d'énergie, d'écriture. Énergie. Constance. Obstination. Persévérance. Opiniâtreté. Persistence. Lorsque je pense à mes projets d'écriture, je me demande si j'ai assez de tout cela pour les mener à terme. Les écrivains au long cours sont des travailleurs de force. Ils puisent en eux-mêmes, d'eux-mêmes une énergie incroyable. Ô George Sand. À propos de laquelle la caustique Colette s'interrogeait, au soir de sa vie : « Comment diable s'arrangeait George Sand ? Cette robuste ouvrière des lettres trouvait un moyen de finir un roman, d'en commencer un autre dans la même heure. Elle n'en perdait ni un amant, ni une bouffée de narghilé, sans préjudice d'une *Histoire de ma vie* en vingt volumes, et j'en tombe d'étonnement. Puissamment, elle agença pêle-mêle son travail, ses chagrins guérissables et ses félicités limitées. Je n'aurai pas su en faire autant... » Quoi qu'il en soit, persistance et force sont au moins deux mots clés qui déplient l'obscur chemin de l'écriture.

J'ai trop de paperasse dans mon bureau. Trois tables, trois supports... Si j'en rajoutais un quatrième, ce serait la même chose. J'ai aussi trop de vêtements que je ne porte pas, me contentant de faire tourner les mêmes. Cela fait des années que ma tendance à l'entassement, au « trop », dure. Mon rêve, mon désir : faire place nette, m'alléger et n'y poser que l'écriture, la légèreté de l'écriture.

Je songe à la fatigue. À Alger, pendant les douze jours où j'ai animé l'atelier d'écriture, je n'étais nullement fatiguée. Pourtant, j'étais debout, concentrée, le corps en éveil, j'allais dire en alerte, pendant les trois heures de chaque séance. Depuis que je suis rentrée à Besançon, je n'ai pas arrêté. Matinées consacrées à l'écriture. Me suis contrainte à cette discipline, pour ne pas me laisser dévorer par ce qui n'est pas mon écriture, quelle qu'elle soit, quoi qu'elle vaille.

* * *

Hier après-midi, réunion à la maison de quartier de Planoise, avant de commencer les ateliers d'écriture à Besançon, deuxième étape après Alger. Sans doute est-ce

pour cette raison, alors que m'occupe une réflexion sur la part écrite de la langue, que m'est revenu ce souvenir. J'animais un atelier d'écriture au Centre hospitalier de Rouffach, spécialisé en psychiatrie, en Alsace. J'avais proposé aux participants d'écrire à qui ils voudraient. Un homme avait écrit une « Lettre à ma fille ». À la fin de la séance, tout le monde parti, je lis ce texte que je trouve beau, émouvant et j'en parle à Doris, l'infirmière qui m'accompagne pendant les séances. Elle a cette réaction : « Ce n'est pas vrai, il n'a pas de fille, pas de famille, c'est sa schizophrénie qui le fait inventer ! » Les propos de Doris se situaient du côté de sa fonction, de la relation infirmière-malade. Je n'ai soufflé mot, respectueuse de la parole professionnelle. Depuis, j'ai compris que j'aurais pu expliquer à Doris que je me situais du côté de l'écriture, du texte qui avait été écrit, qui existait en tant que tel, que la source où l'auteur avait puisé fût réelle ou non. Le souci de l'infirmière était la véracité des faits. Hors de cette limite, le texte était frappé de nullité. J'aurais pu lui dire qu'en écrivant, il y avait mis *quelque chose de lui, donc quelque chose de vrai*, que les faits relatés dans sa lettre aient été inventés ou pas. Tout écrivain qui écrit de la fiction serait alors quelque peu schizophrène puisqu'il invente des personnages qui n'existent pas (des personnages de papier dixit Roland Barthes). Inventer est un acte volontaire, pensé, réfléchi. J'aurais pu ajouter que le patient, lorsqu'il écrivait sa « Lettre à ma fille » était sûrement, à ce moment-là, en possession de ses moyens car il faisait acte d'invention, de création. Pendant ce moment d'écriture, il n'était pas schizophrène. Dans la schizophrénie – que les médecins spécialistes mettent au pluriel – les malades en crise sont investis par des voix, des images, des odeurs qu'ils n'ont pas inventées... En fait, à ce malade « du cerveau » elle déniait le droit à l'imaginaire et, par conséquent, le droit à l'écriture.

* * *

Chère Hélène. Vous avez quatre-vingts ans. Vous êtes belle, vous mettez de jolis pendentifs colorés, un collier assorti. Vous écrivez l'histoire de votre famille. Vous vous

apprêtez à faire un grand voyage vers le Canada, pour revoir votre vieux frère. Vous vous apprêtez aussi à déménager car vous voulez désormais habiter seule : « pas avec ma fille et ma petite-fille mais à côté d'elles ». Vous êtes « artiste libre », vous fabriquez des chapeaux, des bijoux. Vous avez dit un jour : « Je veux exister. » Voici que vous apprenez que votre fille a effectué des démarches auprès d'une maison de retraite. Elle vous a remis le courrier : « C'est pour toi, maman, c'est bien, la réponse est positive ! » Vous êtes en colère, vous avez mal : « Qui t'a dit que je veux aller en maison de retraite ? » Vous avez toute votre tête, vous avez du désir à revendre, il vous semble que votre fille vous dénie tout libre arbitre à propos de votre existence. Vous vous sentez menacée. Quelles sont les motivations de votre fille ? Connait-elle vos faiblesses ? Sait-elle de vous des fragilités physiques, économiques ou cherche-t-elle seulement sa tranquillité d'esprit ? Votre fils aîné parfois vous téléphone et vous encourage à tenir, à persister, dans votre décision d'habiter seule.